

## **« SIEGFRIED à LYON »** **par Jacques Barioz**

L'an dernier, à cette même place, nous précisons que Lohengrin avait été en 1891 la première des premières wagnériennes à Lyon et il nous avait semblé symptomatique que l'Opéra de Lyon ait renoué ainsi avec Wagner, après une très (trop) longue période d'abstinence.

Siegfried fut, chronologiquement dix ans après, en 1901, le 6<sup>e</sup> ouvrage de Wagner à être présenté sur la scène de ce qui s'appelait alors le Grand Théâtre de Lyon.

Cette deuxième journée de la tétralogie de l'Anneau du Nibelung est, de nos jours, rarement représentée isolément ou alors elle l'est dans le cadre d'un Ring donné sur quatre années consécutives. Il n'en a pas toujours été ainsi : Siegfried et encore plus la Walkyrie ont souvent été donnés isolément jusqu'aux années 60. Siegfried, un ouvrage wagnérien plus accessible que d'autres ? Bien que moins dramatique, il peut être considéré comme assez difficile pour le grand public : par sa durée, par l'absence de chœurs, par le fait que, unique exemple dans Wagner, il n'y ait jamais plus de deux personnages en scène tout au long de l'oeuvre..., sauf dans la présente production de Toronto...avec des présences muettes.

### **La création à Lyon**

Le Grand Théâtre de Lyon présenta donc Siegfried le 15 février 1901, après le Théâtre des Arts de Rouen en 1900 qui le créa en France, mais avant l'Opéra de Paris en 1902. C'était quelques jours après la mort de la reine Victoria qui faisait les gros titres de la presse et par un froid glacial. Voici la distribution avec quelques notations journalistiques : Scaremberg, (on ne mentionnait pas les prénoms à l'époque) dans le rôle-titre, « *remarquable intelligence scénique et ardeur et style de chant* ». Hyacinthe : Mime, « *création étonnante* ». De Cléry : le Voyageur, « *plein de noblesse et de sérénité* ». Mme Lafargue : Brünnhilde, « *à défaut de grande puissance vocale, a montré du charme et de l'élégance* ». Bons points également pour Mme Romain, Erda. Sylvestre : le Dragon –sic, on ne disait pas Fafner à l'époque-. Artus : Alberich et enfin Melle de Camilli qui, je cite encore, « *a détaillé les poétiques strophes de l'Oiseau* ». Mais des habitués des quatrième galeries écrivirent à la presse à l'issue de la quatrième représentation pour protester contre les coupures de plus en plus nombreuses au fil des soirées, je cite : « *Avec un début à 8h15 et une fin à 11h30 et cinquante minutes d'entracte, nous n'aurons bientôt plus qu'un lever de rideau à Lyon...* ». Il fallut des encarts publicitaires dans la presse –de la réclame disait-on alors- pour remplir la salle des dernières représentations avec des arguments tels que « *il convient d'entendre plusieurs fois ce type d'œuvre* », ou « *profitant de l'adoucissement de la température, les admirateurs doivent se porter en foule à Siegfried* ».

### **La deuxième dans la Tétralogie de 1904**

Ce fut le Grand Théâtre de Lyon qui présenta le premier cycle complet en France. Voici un morceau choisi du lugduno-centrisme et de l'anti-parisianisme de la presse lyonnaise de l'époque : « *En ce qui concerne l'oeuvre wagnérienne, le Grand Théâtre (de Lyon) a eu Tannhäuser et les Maîtres Chanteurs avant l'Opéra (de Paris), et sur les quatre ouvrages de l'Anneau du Nibelung, la scène lyrique dite « la première du monde » n'en connaît encore que deux, La Walkyrie et Siegfried... Une fois de plus la Ville des brouillards aura ainsi donné l'exemple à la Ville Lumière. C'est que le mysticisme du caractère lyonnais a des affinités nombreuses avec le génie de Wagner ; les mêmes*

*splendeurs hautaines et inaccessibles au vulgaire se retrouvent et dans les fresques de Puvis de Chavannes et dans les pages orchestrales du grand compositeur ».*

Il n'empêche que Léon Vallas, le directeur de La Revue Musicale de Lyon, était d'avance très dubitatif sur les capacités de la scène lyonnaise de réussir le pari de cette création française, et ensuite, très critique sur l'exécution. Dans Siegfried, Marius Verdier, dont c'était la deuxième saison à Lyon, remporta un grand succès, mais les autres interprètes furent jugés insuffisants, le chef, Flon, semblant, par contre, à la hauteur de sa tâche.

En avril 1912, triomphe pour Verdier de plus en plus célèbre. Sa tâche fut singulièrement compliquée au premier acte par un début d'incendie qui faillit embraser la forge de Mime. Extrait de presse : « *Et l'on assista à ce rare spectacle d'un ténor obligé, tout en chantant et jouant son rôle, de réclamer de l'eau, d'aller en chercher dans la coulisse, d'inonder à diverses reprises avec un vase ou une éponge le foyer menaçant et d'accomplir ainsi l'office de pompier bénévole sans manquer une réplique et avec une telle aisance qu'une grande partie du public ne se douta pas du tour de force inopinément réalisé ».*

En mai 1914, en post-saison, pendant l'Exposition internationale de Lyon, le Grand Théâtre monta à nouveau Siegfried (dans ce contexte, on se serait d'avantage attendu à une opérette...). Ce furent là les dernières notes wagnériennes entendues publiquement à Lyon, pour plusieurs années, pour cause de guerre franco-allemande.

### **L'entre-deux guerres**

La fin des années 20 et la décennie 1930 furent l'âge d'or de Wagner à Lyon.

Reprise de Siegfried en novembre 1927 avec, non plus Verdier, décédé entre-temps et dont les mânes bénéficiaient d'un bas-relief commémoratif apposé dans l'atrium du Grand Théâtre. C'est Victor Forti qui lui succédait comme fort ténor wagnérien français. Selon Henry Fellot, « *le chanteur est aussi séduisant, qu'est intelligent et original le comédien*, l'orchestre de Bovy, vibrant, précis et soutenu, mais la mise en scène insuffisante.

La saison suivante s'ouvrit en octobre 1928 (comme la présente en 2007) avec Siegfried : Forti sera le triomphateur de la soirée et, en mars suivant il y aura la deuxième Tétralogie à Lyon.

En octobre 1929, Siegfried fera à nouveau l'ouverture, puis une reprise en novembre 1931 et en janvier 32.

### **Les deux années « Lauritz Melchior » et des Siegfried bilingues sur scène.**

En 1932, profitant de la présence à Paris du grand heldentenor danois, la scène lyonnaise donne trois « grands galas » wagnériens en novembre dont un Siegfried. Le célèbre chanteur fait évidemment grande impression. Faut-il pour autant oublier Forti ? Non, prétend la critique lyonnaise : *ce dernier a un jeu plus animé, plus léger et plus gai.*

En fin de saison, nouvelle reprise, avec Forti.

L'année suivante, 1933, Melchior revient pour deux galas, dont un Siegfried. *Le Nouvelliste* écrit : « *Son chant de la forge semble buriné dans de l'acier pur. Un véritable soufflet humain avive la flamme de cette scène qui prend des proportions grandioses : c'est très beau et très émouvant ».*

Brünnhilde était Marcelle Bunlet, la grande soprano française wagnérienne de cette époque avec Germaine Lubin, et qui toutes deux seront invitées à Bayreuth dans ces années de plomb...

En février 36 une Tétralogie avec Forti en Siegfried et Bunlet en Brünnhilde. Les deux chefs belges de la scène lyonnaise, Cluytens et Lauweryns, se partagent le travail.

Juste un an après, reprise de l'Anneau avec à peu près les mêmes interprètes.

Dernier Siegfried, en mars 1939, toujours incarné par Forti.

Ainsi, curieusement, comme en 1914, cette œuvre clôture la saison wagnérienne avant la guerre.

### **Les soixante dernières années**

Reprise en février 1947 de Siegfried, avec Forti, et le jeune et talentueux Henri Dumoulin dans Mime dont ce sera le rôle-fétiche avant d'être un professeur d'art lyrique au conservatoire de Lyon, et un bon critique musical, successeur de Léon Vallas au *Progrès*.

Une Tétralogie dans la saison 47-48 avec un gros problème pour les dates annoncées : six changements successifs... L'interprétation de ce cycle, toujours en français bien sûr, fut assez bonne pour les solistes, mais très critiquée pour la direction d'orchestre par Boucoiran par ailleurs directeur du Grand Théâtre. Surprise, l'Anneau est repris dès octobre 48. Cette fois le calendrier est correct. Boucoiran récidive au pupitre de chef, mais c'est mieux. Toujours Forti comme pivot.

Et puis, début 1953, c'est « Der Ring des Nibelungen », interprété en allemand. A l'affiche de Siegfried, des bayreuthiens : Bernd Aldenhoff, Paul Kuën, Benno Kusche, Kurt Böhme, et d'autres germaniques : Gertrud Grob-Prandl, Lilian Benningsen. Malheureusement le Wotan de Hotter fut remplacé pour le Wanderer.

Siegfried isolé, dorénavant en langue originale, sera ensuite donné en février 1955. Bruno Bogo dirigeait dans le rôle-titre Hans Beirer, déjà connu à Lyon. Léon Vallas, qui signe une de ses dernières critiques du *Progrès*, s'indigne de l'obscurité de la scène : « *La sottie mode wieland-wagnérienne va-t-elle durer encore longtemps ?* »

Suivront ensuite trois Ring. Celui de janvier 1959, peut-être le meilleur spectacle wagnérien de l'histoire de l'Opéra de Lyon : André Cluytens au pupitre, orchestre renforcé, Louis Erlo pour la scène avec le prêt par Bayreuth d'éclairages qui donnaient vie à l'eau, aux nuages et au feu. C'était donc presque Bayreuth à domicile avec, pour ne prendre que le Siegfried, les grands noms de l'époque : Astrid Varnay, Sigurd Bjoerling, Paul Kuën, Ruth Siewert, Josef Greindl, Josef Metternich, Ilse Hollweg, et, un peu moins parfait, Karl Liebl dans le rôle-titre. Salle comble, enthousiaste. Voici ce qu'écrivait Robert de Fragny sur Wagner et son spectateur : « *Le crépuscule du dieu (Wagner) n'est pas pour demain. Solennel ou intime, concentré ou prolixe à l'extrême, son discours semble défier les rythmes rapides d'aujourd'hui. Il prend son temps, s'installe, s'interroge, insensible à l'aiguille qui tourne, tel un géant tenant son adversaire jusqu'à ce qu'il demande grâce, épuisé, pantelant, consentant* ».

Le Ring de début 1963 marquait dignement le cent cinquantième anniversaire de l'auteur, avec le bien-aimé André Cluytens, Louis Erlo était maintenant loué sans réserve. Beirer, Grob-Prandl, Kuën, Blankenheim, Siewert, Roth-Ehrang. C'était superbe, mais ce n'était tout de même pas le choc de 1959.

Le Ring de mars 68 eut un bon chef : Gustav Koenig, mais des imperfections de mise en scène, un retour au figuratif pour la décoration, une distribution inégale.

Fin 72, reprise de Siegfried à l'Opéra-nouveau, avec l'excellent chef Guschlbauer, et une distribution plus que convenable, sauf pour le rôle de Siegfried.

Enfin d'avril à juin 1981, le Ring co-produit par Strasbourg et Lyon : cette année-là on avait une proposition roborative pour les appétits wagnériens : trois représentations en série de chacune des quatre parties, suivies d'un Ring en six jours –comme à Bayreuth– ; la mise en scène de Nicolas Joël accompagnait des décors souvent lourds et laids de Pet Halmen ; la distribution comprenait quelques bayreuthiens, sous la direction de Gabor Ötvös.

Puis ce fut le long silence pour Wagner à l'Opéra de Lyon de 1981 à 2006, c'est-à-dire 25 ans avec les seuls Lohengrin de 1987, Hollandais de 1988 et Tristan de 1990, à l'Auditorium, et, en tout cas, 25 ans sans Siegfried : cette chronologie nous a permis de rêver un moment, en évoquant par exemple la décennie 1927-1937 pendant laquelle il n'y eut que deux saisons sans Siegfried ou Anneau du Nibelung ...

